CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 22 janvier 2024. MOZART / BRUCKNER. Emanuel AX (piano), Myung-Whun CHUNG (direction).

Parmi les événements de la saison à la **Philharmonie de Paris,** la venue de l'**Orchestre Royal du Concertgebouw d'Amsterdam** fait logiquement salle comble, autour d'un programme des plus réjouissants. On retrouve en effet en première partie un des *Concertos pour piano* de **W. A. Mozart**, véritable jardin secret cultivé tout au long de sa courte vie, à même de rappeler ses qualités de soliste virtuose du piano, étourdissantes dès son enfance prodige. Composé pendant la prolifique année 1784 où pas moins de six concertos pour piano (14 à 19) voient le jour, le *Dix-Septième* fait partie des pièces maîtresses, tant son atmosphère galante et enjouée séduit d'emblée, faisant une part non négligeable aux vents, ici parfaitement rendus par le pupitre aux envolées aériennes de la phalange amstellodamoise.

Si le piano serein et sans excès, aux notes bien déliées, d'**Emanuel Ax** (né en 1949) respecte l'esprit de la partition, on reste parfois sur sa faim en matière de prise de risque, loin de l'électricité attendue pour le concert. L'accompagnement sans aspérités et sans nuages de **Myung-Whun Chung** (né en 1953) va dans le même sens en tirant Mozart vers le 19ème siècle, en un refus assumé du pathos, entre lisibilité et clarté des plans sonores. Cette interprétation cérébrale sonne un peu froid, avec un manque de vélocité du soliste, parfois couvert dans les *tutti.* Le bis fait la part belle à un autre compositeur autrichien en la personne de Schubert, dont Ax interprète la *Sérénade crépusculaire D.957* en une

délicatesse sans effets, digne de son art, démontrant qu'il est davantage un maître de
l'intimisme qu'un concertiste.

Après l'entracte, la **Symphonie n° 7** (1884) d'**Anton Bruckner** trouve en Myung-Whun Chung un de ses défenseurs les plus ardents, lui qui dirige régulièrement la musique du « Maître de Saint-Florian » depuis de nombreuses années, notamment à la tête de l'Orchestre philharmonique de Radio France (dont il fut directeur musical de 2000 à 2015). Le geste implacable du chef coréen ne cherche pas à caresser l'auditeur dans le sens du poil, allant souvent à rebours des intentions du compositeur pour imposer un idéal de « musique pure » : on assiste à une sorte de mise à nue analytique, sans tension et sans pathos, où les différents thèmes sont peu différenciés. Mélodie principale et contre-chants sont souvent mis sur le même plan, au bénéfice d'une valorisation des dynamiques, en un élan brusque et un rien expédiés dans les *tutti* cuivrés, en contraste avec les parties apaisées ostensiblement ralenties. Cette lecture volontairement « neutre », un rien lunaire, ne peut laisser indifférent : on sait la capacité de la direction de Chung à provoquer enthousiasme ou rejet.

Malgré toutes les qualités sonores de l'Orchestre Royal du Concertgebouw d'Amsterdam, on avoue rester de glace à cette interprétation en forme de radiographie de la partition, qui refuse toute expressivité. Pour autant, les deux derniers mouvements de la symphonie semblent mieux résister à ce corset sévère, en mettant en valeur quelques détails superbes dans l'exploration des timbres – notamment les cors et tubas wagnériens en sourdine, comme en suspension, à la fin du III.

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 22 janvier 2024. MOZART : Concerto pour piano n° 17 / BRUCKNER : Symphonie n°

7. Emanuel AX (piano), Myung-Whun CHUNG (direction). Photo : Teatro alla Scala.

VIDEO : Myung-Whun Chung dirige la *Symphonie N°7* d'Anton Bruckner (à la tête de l'Orchestre Symphonique de Séoul)

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 8 dec 2022. MAHLER. Symphonie 9. Orch. Phil. de Radio France. M.W. Chung.



Les Grands Interprètes ont invité le chef coréen **Myung-Whun Chung** à la tête d'un orchestre qu'il connaît bien pour l'avoir dirigé longtemps (de 2000 à 2015), **le Philharmonique de Radio-France**. Ces retrouvailles dans la musique de Mahler semblent être un moment apprécié du chef comme de l'orchestre. L'osmose est totale. Dirigeant sans baguette entièrement absorbé par cette vaste symphonie testamentaire, le contact avec l'orchestre est profond. Le public a vécu un moment d'une rare

intensité. Péché véniel que ces applaudissements après les mouvements. Le dernier long silence après les dernières notes de la symphonie imposé par le chef a signé le charisme intense du maestro en ses grands soirs.

Une 9ème de Mahler idéale

Le premier mouvement a débuté dans un grand mystère et s'est développé avec un art des phrasés surnaturel. La beauté des soli instrumentaux bien souvent dans de périlleuses nuances piano a semblé sortie de rêves. La moquerie, l'impertinence dans le deuxième mouvement ont vraiment marqué un contraste absolu avec l'élégance de l'andante. Typiquement mahlérien, ce choc a apporté une vie incroyable. **Le rondo** avec ses traits rapides est dirigé avec une grande précision et quelque chose de jubilatoire. Là aussi le contraste a été très réussi. Les instrumentistes se distinguent par une facilité incroyable. Les plans parfaitement organisés et d'une lisibilité totale ont permis de déguster un grand orchestre auquel rien n'est impossible.

Le finale débute avec une plainte des violons fortissimo dont la puissance a véritablement enveloppé l'auditeur provoquant une émotion très particulière à la fois d'une profonde tristesse et pleine d'espoir. La manière dont **Myung-Whun Chung** phrase tout ce mouvement tient du miracle, c'est à la fois large, puissant et bienveillant. Cette humanité transfigurée est d'une telle beauté que l'auditeur se sent transporté ailleurs, loin, très loin… passant d'une musique à la dimension cosmique au plus intime solo de violon, puis au silence. Le violon solo de Nathan Mierdl est angélique.
Myung-Whun Chung fait du silence final le point d'orgue de la symphonie et retient dans un souffle, musiciens et public pour un moment mystique. Les nuances infimes, les silences habités,

les couleurs infinies, la puissance cosmique de tout l'orchestre, tout a été d'une incroyable perfection orchestrale et se rappellent à nous dans ce silence bienheureux. Mahler dans sa dimension si humaine est ici comme réincarné et devient très proche.

Myung-Whun Chung est un très, très grand chef et le Philharmonique de Radio France, un orchestre somptueux. Ce soir nous avons vécu un très grand concert et Mahler a été exaucé dans ses contrastes les plus inouïs. La satisfaction du chef a semblé totale et le public a exulté. De longs applaudissements ont salué cette interprétation exceptionnelle.

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 8 déc 2022. Gustave MAHLER (1860-1911) : Symphonie n°9. Orchestre Philharmonique de Radio-France. Myung-Whun Chung, direction.
Photo : © Jean-Francois Leclercq

VIDEO :

VOIR Myung Whun Chung jouer Mahler (2020, Elbphilharmonie) :

Lien vers Mahler 9 : https://youtu.be/7NKvBNliyN8
Gustav Mahler Sinfonie Nr. 9 – Concertgebouworkest, Myung-Whun Chung | Elbphilharmonie LIVE

Captation intégrale du 11 février 2020

Compte rendu, concert. Toulouse ; Halle-aux-Grains, le 13 juin 2015 ; Max Bruch (1838-1920) : Concerto pour violon et orchestre n°1 en sol mineur opus 26 ; Gustav Mahler (1860-1911) : Symphonie n°5 en ut dièse mineur ; Gil Shaham, violon ; Orchestre Philharmonique de Radio France ; Direction : Myung-Whun Chung .



Gil Shaham est un violoniste délicat qui dès son entré en scène, souriante et élégante, a marqué le public de sa présence chaleureuse. La complicité avec le chef a semblé évidente, à voir la manière dont ils

entretiennent des sourires complices tout au long du concert. Son écoute gourmande des instrumentistes de l'Orchestre montre quel chambriste il peut être. C'est ainsi que nous avons eu l'impression de partager un moment d'amitié musicale au sommet. La facilité avec laquelle Gil Shaham joue de son Stradivarius est confondante. Son légato est fondant. Les nuances les plus subtiles, les phrasés les plus délicats, les sonorités dorées ou mélancoliques, tout permet une interprétation d'une grande poésie. L'accord avec le chef est total, les musiciens de l'Orchestre eux même habités par une confiance totale ne font qu'un avec Myung-Whun Chung (62 ans). Ainsi l'oeuvre la plus célèbre de Bruch irradie de bonheur. Le public fait un triomphe aux artistes si complices et tout particulièrement au violoniste si délicat.

Concert d'adieu de Muyng Whun Chung au Philharmonique de Radio France

Elégance et raffinement

Cette fusion doit beaucoup à l'expérience du chef et du soliste qui tous deux jouent sans partitions, concentrés sur l'écoute et le partage. En bis, le violoniste céleste offre la Gavotte en Rondeau de la Partita pour violon seul n° 3 de Jean Sébastien Bach. Un véritable moment de grâce.



En deuxième partie, **Maestro Chung** a choisi une partition qu'il aime tout particulièrement. La dirigeant par coeur, il offre une interprétation toute personnelle de la **Cinquième Symphonie de Mahler**, à laquelle l'Orchestre et le public ont été particulièrement sensibles. A d'autres la véhémence, la violence, voir le sarcasme et la noirceur. Rarement la beauté de cette partition aura été aussi joliment révélée, sa construction mise en lumière avec cette évidence. Le Philharmonique de Radio France est devenu l'une des meilleures phalanges mondiales. Il a irradié dans cette œuvre si exigeante. La facilité du trompette solo est un vrai miracle de pureté et de présence puissante, sans violence. A l'image de cet orchestre virtuose, la trompette capte l'attention par une musicalité raffinée faisant fi de la technique. Si c'est lui qui a un rôle majeur dans cette symphonie, il faudrait détailler chaque famille d'instruments, tous magnifiques… Myung-Whun Chung quittera en juillet un orchestre qu'il dirige depuis 2000. L'entente entre les musiciens et lui est comme magique et témoigne du fort engagement de part et d'autre. Il faut reconnaître qu'un chef si libre, n'ayant pas la partition sous les yeux, peut demander bien d 'avantage à ses musiciens. L'apothéose de la fusion musicale a eu lieu comme de bien entendu dans l' Adagietto qui atteint au sublime. Mais la joie du final efface toute mélancolie, fut-elle de cette beauté élégante ! C'est bien le bonheur de la musique partagée qui rassemble le public dans des applaudissements galvanisés. En bis, non sans humour et dans un tempo d'enfer, Myung Whun Chung offre le « véritable hymne national français » avec l'ouverture de Carmen. Le public quitte la salle euphorique !

Pour finir cette saison, les Grands Interprètes ont offert aux Toulousains gâtés un concert à la musicalité raffinée, passionnée, élégante. Un de ces moments rares et inoubliables.

Merci à Catherine D’Argoubet, avisée directrice artistique qui a su faire venir « Chung et le Philar » dans l’un de leurs derniers concerts pour clore en majesté sa saison à Toulouse.

CD. Tchaikovski : Symphonie n°6 » Pathétique » (Chung, 2013)

CD. Tchaikovski : Symphonie n°6 » Pathétique » (Chung, 2013). A la tête du Seoul Philharmonique, Chung dirige comme traversé et transporté par l’urgence subjective fortement autobiographique de la partition. Entre la première sous la direction de l’auteur (Saint-Pétersbourg le 16 octobre 1893), accueillie froidement (la baguette de Tchaïkovski n’a jamais été très convaincante) et sa reprise sous la direction toute autre de Napravnik, qui apporte le succès, Tchaïkovski s’éteint probablement sous la pression d’un scandale lié à sa vie intime. Suicide ou empoisonnement, nul ne le saura peut-être jamais mais cette 6 ème dite » Pathétique » est davantage, un Requiem symphonique composée dans les affres et les vertiges paniques d’une déroute personnelle. S’y déverse tel un flot éruptif d’une solennité toute martiale et pleine de panache la résistance aussi d’un homme atteint, viscéralement inscrit dans le désespoir. L’opus 74 est dédié à son neveu Vladimir Davydov, sa bouée de sauvetage dans l’une des périodes les plus tourmentées et difficile de sa vie.



La direction de Chung sait être nerveuse, précise, d'un panache et d'un style soignant toujours la transparence. Aucune lourdeur dans l'énoncé fut-il profond et grave voire funèbre; l'expression tendre, ivre, désespéré du fatum se développe ici, mais avec un tel souffle que l'on sent constamment d'une éruption croissante dont l'essor se fait expiation et délivrance. Les épreuves, l'aspiration à l'apaisement déchire des larmes (course à l'abîme d'une inexorable impuissance progressive : superbes appels des trombones) et fonde le mystère spirituel d'une symphonie la dernière sous la plume de son auteur, parmi les plus introverties et les plus pudiques jamais écrites. La modernité du dernier morceau, pas allegro triomphal mais adagio brumeux suspendu est une innovation reliée aux intentions intimes dont nous avons parlées et qui annonce déjà le déroulement lui aussi si personnel et autobiographique des symphonies de Mahler.

Requiem symphonique

Même superbe ambivalence gouffre cosmique d'essence tragique et menaçant / retenue pudique personnelle dans la valse à 5 temps de l'allegro con grazia. Le troisième mouvement est restitué à son jaillissement primaire d'essence dyonisiaque, dernière exposition de la science de verve et de vitalité dont est capable l'extraordinaire Tchaïkovski quand il ne cède pas aux failles de son pessimisme. Quant au voile funèbre que le compositeur semble déposer sur sa propre figure à la fin de l'adagio final, Chung en restitue le caractère inéluctable, aérien, d'une tendresse à la fois amère mais résignée. Ici, le compositeur dès le début, semble avoir traversé le miroir et sa conscience nous délivre le plus déchirant des adieux.

Fidèle à ses superbes lectures avec le Philharmonique de Radio France, Myung-Whun Chung qui recherche toujours la fusion mystique : orchestre, public, creuse l'introspection désespérée, hautement spirituelle du tissu sonore (tempo très ralenti du IV). En sachant évacuer la théâtralité sirupeuse avec laquelle on l'enrobe parfois, le chef coréen comme inspiré par un orchestre proche de ses racines, transmet ici une vision à la fois, active, investie, souvent d'une distance qui mêle pudeur et élégance (allant et précision rythmique du scherzo qui semble échapper à l'appel du gouffre si présent dans les I et IV). En somme, un ton et un style idéalement en harmonie avec la personnalité de Tchaïkovski. En liaison avec les événements tragiques marquant la genèse et le contexte de création de l'oeuvre, Chung sait aussi nourrir sa lecture d'une indiscutable langueur tragique, un repli propice à l'éloquence du silence. Personnelle et d'un hédonisme mesuré, la direction est d'une remarquable force de conviction. Bel accomplissement entre le chef et les musiciens.

Piotr Illytich Tchaikovsky (1840-1893) : Symphony No. 6 « Pathétique ». Rachmaninov: Vocalise. Seoul Philharmonic Orchestra. Myung-Whun Chung, direction. 1 cd Deutsche Grammophon 4764902. Parution annoncée le 24 février 2014.